

Une île est une île.

« En juillet 2050, ça j'en suis sûre, je venais de fêter mes 30 ans, je m'en rappelle bien » répondit-elle. Elle ferma les yeux, un sourire dessina ses lèvres. Les images la submergèrent. La porte qui claque, sa course dans l'escalier pour débiter cette journée qui allait bouleverser son avenir. La voisine du premier qui farfouillait dans son sac, le teint grisâtre, avait à peine levé le regard sur son passage. La décision était prise, ne pas se retourner, avancer, pas trop vite pour ne pas suffoquer. Dehors, elle plissa les yeux, d'un réflexe protecteur. Les voitures, qui descendaient l'artère principale, soulevaient un rideau de poussière. Impossible de respirer sur les trottoirs, l'air saturé brûlait les poumons. Elle déplia le foulard qu'elle avait eu soin d'humecter, pressa la partie centrale sur le bas de son visage et noua les extrémités derrière sa nuque. Elle allongea le pas. Il était encore tôt mais les heures étaient comptées avant le zénith qui réduirait tout mouvement. Elle descendait la grand rue pour la dernière fois, un pincement au cœur pour l'adieu à cette vie qui était la sienne. Elle s'était sentie utile ces sept dernières années en recyclant les textiles des années 20 et 30 pour fournir à la collectivité des vêtements fonctionnels et adaptés au climat. Elle avait aimé les rituels quotidiens qu'elle s'était créés après le grand exode. Descendre l'avenue, entrer dans le hangar de la ressourcerie, trier, coudre, préparer les caisses de vêtements par catégories, accueillir les bénéficiaires, aller chercher sa ration alimentaire, remonter l'avenue. Son espace privé était composé d'un lit et d'une table. Combien de fois, allongée dans cette pièce, elle avait rêvé d'un bain ou d'une douche. Bien sûr, elle aurait pu aller nager dans l'océan mais le sel sur sa peau lui provoquerait des démangeaisons. L'absence d'eau douce pour se rincer lui faisait renoncer à cette séduisante envie.

Il était presque huit heures lorsqu'elle se présenta devant les portes vitrées de la galerie commerciale. De là, elle avait une vue sur l'avenue. Une noria de véhicules électriques la sillonnait. Tous transportaient quatre personnes car il était impossible de les démarrer sans quatre empreintes palmaires différentes. Les restrictions énergétiques gouvernementales avaient mené à ces réformes.

Ce matin, elle n'irait pas travailler, elle se concentrait sur le projet de départ. Elle alla récupérer ses rations de survie pour quatre jours, le maximum autorisé en un seul retrait. La loi « Survie » avait été mise en place en 2047 pour limiter les effets du chaos. Elle offrait, à chaque survivant susceptible de procréer, la possibilité d'obtenir quotidiennement de l'eau potable et les plaquettes de nutriments vitaux. La transaction était rapide, il n'y avait plus de boutique où les échanges se faisaient avec de la monnaie comme lorsqu'elle était enfant, juste un code d'identification à taper sur le clavier de la borne de distribution. Elle fourra le tout dans son sac

à dos et se dirigea vers le point de rencontre. Grâce à son activité de recyclage de vêtements, elle avait rencontré Marc. Il était collecteur autorisé d'objets manufacturés dans les zones desséchées. Le monde se divisait désormais en trois zones : celles habitées sous gouvernance, les incendiées où il ne restait que des cendres et les désertées car non approvisionnées en eau. Marc avait entendu parler d'une alternative, un collectif qui se serait créé autour d'un point d'eau non répertorié par les autorités. Bien sûr c'était impossible à vérifier, les informations arrivaient soit par diffusion officielle, soit par le bouche à oreille. Il était loin le temps où tout se savait en quelques clics informatiques, les data centres trop gourmands en énergie n'avaient pas résisté au chaos.

Au début, quitter la zone sous gouvernance lui avait paru insensé, une aventure menant à une mort certaine. A chacun de ses passages, Marc faisait souffler le vent de la liberté, du choix. L'idée avait fini par faire son chemin et elle avait accepté d'être la quatrième pour ce départ. Elle se sentait effrayée et stimulée à la fois. Retrouver la liberté de choisir l'avait convaincue. Rester dans la zone habitée lui assurait la possibilité de vivre. Tant qu'elle exerçait une activité utile au collectif, elle recevait une ration de survie. Ces mesures avaient participé au retour à l'ordre. Après les années d'incendie, de combat pour l'eau, la population restante s'était résignée. Les rescapés s'étaient concentrés autour des centrales de dessalage d'eau marine, où les plaquettes de nutriments étaient également fabriquées. Elle avait retrouvé une raison d'être en mettant ses doigts de fée au service de tous. Quand elle cousait, elle revivait les doux instants de son enfance auprès de sa grand-mère, dans cette ferme jurassienne au bord de laquelle coulait la Bienne. C'était l'été de ses douze ans que la vie avait basculé. Son grand-père, qui avait passé sa jeunesse à dire qu'il faudrait des citernes d'essence pour mettre le feu à la forêt du Haut-Jura, était mort lors des incendies qui avaient ravagé la montagne. Ce qu'on nommait réchauffement climatique dans les médias, venait de prendre un sens tragique pour elle. Puis la Bienne, s'était tarie. Partout les gens mouraient de problèmes pulmonaires, de déshydratation. Les violences, les soulèvements faisaient le reste. L'absence d'eau pour refroidir les réacteurs nucléaires avait contraint à l'arrêt de la production d'énergie. Tout s'était arrêté, sauf sur les littoraux où les océans encore fournissaient le minimum vital. En quelques années, on était passé de l'économie mondiale à l'économie de zones.

Ce matin-là, elle allait également pour la première fois rencontrer les deux autres personnes qui allaient se joindre au projet. Marc était en retard. Elle fixait la Timex automatique qui lui venait de son arrière-grand-père. Elle trépignait d'impatience au point de rencontre. L'attente faisait monter son rythme cardiaque. Impuissante, elle glissa les mains dans les poches de sa veste longue. Elle y sentit le tout petit galet, lisse et doux, qu'elle avait ramassé avec ses parents lors

de vacances en Bretagne, sur une plage dont elle avait oublié le nom. Il eut immédiatement un effet apaisant. Avec la montre, c'était les seuls biens qui lui restaient de son histoire familiale. Mais elle était riche de tant de choses apprises en famille. La vie dans la zone de gouvernance ne lui laissait que peu d'opportunités de transmettre ce patrimoine immatériel. Tout y était si réglé, si automatisé, contrôlé, organisé autour de la survie de l'espèce. Le départ était un pari, elle avait bien conscience qu'il n'avait que peu d'espoir d'aboutir. Une zone humide non répertoriée, combien de chance avait-elle d'exister ? Et si elle existait comment la localiser ? Comment survivre à l'expédition ? Ces questions l'obsédaient depuis des semaines. Elle n'avait jamais vécu d'échec personnel mais elle n'était pas sûre que sa confiance en elle fut à la hauteur de cette l'expédition. L'envie de remonter la rue et se confiner en boule dans son espace privé lui avait étreint l'estomac. Alors la silhouette de Marc se découpa au bout de la galerie, balayant ses derniers doutes. Dans son sillage, un homme et une femme, la trentaine eux aussi, lui emboîtaient le pas. Après de brèves présentations, ils se rendirent au parking souterrain. Ils posèrent la paume de leurs mains sur la borne, libérant cinq cents kilomètres d'autonomie.

La surprise que la lumière vive de l'extérieur créa fut de courte durée. Ils sortirent de la zone habitée. Les roues du véhicule soulevaient une poussière épaisse qui réduisit rapidement la visibilité. La route allait être longue et pénible, ils le savaient, ils étaient prêts. Ils devaient se diriger à l'aveugle. Ils surveillaient le moindre obstacle possible, qu'on n'apercevrait qu'au dernier moment et qui pourrait être fatal au véhicule. Marc au volant, Sam officiait comme copilote. C'est ce dernier qui avait eu connaissance d'une zone humide où serait installée une communauté de survivants. Ils traversèrent un univers voué au noir. Un noir profond où tout rappelait le charbon. La vie n'avait pas repris après les incendies, l'absence d'eau n'avait pas permis la renaissance de la végétation. La terre ébène était restée stérile. Les paysages de mort se succédaient, tantôt des zones brûlées, tantôt des zones desséchées. Il n'y avait âme qui vive. Vers midi la chaleur devint intenable, ils prenaient garde à ne pas s'appuyer sur les parties métalliques du véhicule pour ne pas se brûler. Ils avaient privilégié la distance plutôt que leur confort, en s'abstenant de mettre l'air conditionné. Aucun d'entre eux ne parlait, le silence lourd s'exprimait pour eux. Derrière eux, ils laissaient la sécurité. Devant, l'inconnu montrait toute son hostilité. Ils avaient roulé à vitesse moyenne pendant presque huit heures avant que le véhicule ne s'immobilise. Ils l'avaient laissé là, au milieu de rien. Sans recharge électrique, il était devenu inerte et inutile.

Une idée de l'enfer, c'est ce qu'ils vécurent les jours suivants. Ils avaient marché pratiquement sans relâche, ne s'hydratant que par petites gorgées pour économiser l'eau. Elle s'était souvenu d'un homme venu partager son expérience à l'école, il avait fait le marathon des sables. Dans

les moments les plus difficiles, où elle avait envie de s'endormir pour ne plus jamais se réveiller, cet ancien témoignage lui rappelait qu'elle avait aussi les ressources pour surmonter la souffrance. Quand la soif devenait trop violente, elle sortait le petit galet de sa poche, le posait sur sa langue et offrait ainsi à son cerveau privé de sommeil l'illusion délicieuse d'une boisson. De temps à autre, Sam s'immobilisait, ouvrait le clapet de sa boussole et poussait des grognements satisfaits. Le ciel de nuit était limpide. Parfois, au loin, des éclairs zébraient l'horizon. Elle aurait aimé y voir des nuages qui auraient annoncé l'arrivée d'une pluie. Les étoiles brillaient, éclairant leur marche. Des bourrasques de vent rendaient leur progression encore plus pénible. La nuit, les températures baissaient peu, tant les journées étaient écrasantes de chaleur. Onze jours, dix nuits, c'est le temps que dura leur calvaire.

Elle rouvrit les yeux. Elle laissa les souvenirs s'enfuir pour revenir à l'instant présent. Le jeune homme en face d'elle jouait machinalement avec le clapet de la boussole qu'elle venait de lui donner. Elle ajusta quelques mèches qui s'étaient échappées de son chignon gris.

« Oui, c'est bien en juillet 2050 que j'ai vu cette boussole pour la première fois, mais si tu veux bien je t'en raconterai l'histoire un autre jour » Il acquiesça silencieusement. Il était tout le portrait de Sam. Il lui avait fait part de son envie de quitter l'Ile. Il lui avait aussi dit qu'il s'y sentait étouffé, à l'étroit. Il avait besoin de vérifier par lui-même si les autres lieux de vie humaine étaient aussi terribles qu'on le racontait, s'il y avait quelque espoir d'une vie plus libre. L'histoire se répétait, elle comprenait le besoin d'ailleurs. Le fumet de la soupe embaumait la pièce. Elle se redressa sur le fauteuil en rotin. On le lui avait offert pour ses quatre-vingts ans. La palmeraie permettait de fournir désormais les matériaux pour le mobilier des trois cent dix-huit personnes qui vivaient sur cet espace qu'on avait baptisé « l'Ile ». Elle sourit. Elle était heureuse, la vie s'était chargé de lui apprendre qu'on vit tous sur une île, même au milieu des terres, même sans palmiers.